

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Y82

F216

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

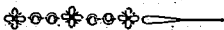
Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL. 6.

QUEBEC, 11 JANVIER, 1845.

No. 1.]

Mélanges Littéraires.



LE PARCHEMIN DU DOCTEUR MAURE.

Nouvelle.

Un voyageur a dit en parlant des *posadas* espagnoles que c'étaient des espèces d'abris où certains hommes intitulés aubergistes vous fournissaient, pour une nuit, la fumée et la vermine ; un autre a ajouté que dans les hôtelleries de la patrie du Cid ce n'étaient point les hôtes qui nourrissaient leurs voyageurs, mais les voyageurs qui nourrissaient leurs hôtes ; enfin, un écrivain contemporain vient d'imprimer que les étrangers qui parcouraient les provinces orientales de la Péninsule ibérique devaient apporter leurs lits, sous peine de coucher dans des draps cousus à demeure sur des matelas de laine en suint, et changés seulement tous les printemps !

Quoi qu'il en soit de ces observations qui demanderaient à être vérifiées, toujours est-il que les *posadas* de nos jours l'emportent de beaucoup sur celles que l'on rencontrait en Espagne il y a deux siècles. A cette époque, ce n'étaient, en effet, que des espèces de caravanserais fréquentés par les muletiers, qui y trouvaient une litière pour eux et leur monture. Les plus confortables avaient seules, outre l'écurie et la salle commune, un grenier partagé en plusieurs compartiments décorés du nom de chambres, et auxquels on arrivait par une échelle.

Or c'était dans une de ces chambres que venait d'entrer le docteur José de Fuez d'Alcantara, docteur reçu à Salamanque, hidalgo en sa qualité d'Asturien, mais ne possédant au monde que l'habit qu'il portait, une vingtaine de réales environ 7s 6d. et une passable opinion de son mérite. Bien qu'il n'eût guère plus de trente ans, il avait déjà essayé de plusieurs métiers sans y trouver l'opulence (qui selon son avis, lui eût convenu aussi bien qu'à nul autre) et il revenait en Léon avec l'espoir de se faire employer par le comte de don Alonzo Mendos, qui possédait, entre Toro et Zamora, un magnifique domaine déjà connu de notre docteur. Malheureusement les premières questions qu'il adressa à l'aubergiste lui firent connaître la mort

du comte, et il était encore sous le poids de la surprise et du désappointement que lui avait causés cette nouvelle, au moment où s'ouvrait notre récit.

—Don Alonzo mort ! répétait-il avec stupéfaction.

—Et enterré, ajoutait l'aubergiste ; magnifiquement enterré ! comme il convenait à un homme de son rang.

—Mais le château est alors occupé par les héritiers ?

—Le seul héritier était le neveu du comte, et il a donné ordre à Perrez Cavallos, garde-notes d'Argelles, de mettre en vente le domaine, qui doit être adjugé demain, si je ne me trompe, à un nouveau propriétaire.

José pensa que celui-ci aurait besoin, selon toute apparence, de gens à gages pour régir son nouveau domaine, et qu'il pourrait peut-être lui faire accepter ses services. Il déclara, en conséquence, après un moment de réflexion, qu'il attendrait à la *posada* le jour de l'adjudication.

L'aubergiste l'approuva, en lui assurant qu'il ne pourrait trouver nulle part meilleur logis ; et il appuya son dire en lui faisant remarquer toutes les commodités et tous les agréments de la chambre qu'il lui donnait.

Celle-ci était, en effet, d'autant mieux aérée que trois carreaux manquaient à la fenêtre (qui en avait seulement quatre), et l'on jouissait d'une vue de ciel illimitée, le châssis se trouvant placé au haut du toit. Quant à l'ameublement, il ne se composait que d'un bois de lit garni d'une paille, d'un escabeau boiteux et d'une table vacillante ; mais les interstices existant entre les différentes pièces de la charpente formaient, comme le fit remarquer l'hôtelier, une multitude de compartiments qui remplaçaient avec avantage les armoires et les bahuts.

La plupart de ces recoins étaient même remplis de chiffons souillés, de vases de terre, de fioles de verre, ou, ce qui surprit davantage José, de livres et de papiers. L'hôtelier lui avoua que le tout avait été laissé par un vieux docteur qui avait habité plusieurs mois cette chambre, occupé à étudier, à distiller des plantes et à écrire. Mais quelques indices ayant fait soupçonner qu'il devait être d'origine maure, et les derniers décrets du roi ordonnant expressément l'expulsion de tous les descendants de cette race, il s'était vu forcé de partir subitement et d'abandonner tous ses bagages, c'est-à-dire les fioles, les papiers et les livres.

Resté seul, José Fuez d'Alcantra ne put s'empêcher de penser à la longue série de contrariétés et d'accidents qui avait jusqu'alors entravé sa vie.

—J'ai vraiment tout essayé, se dit-il ; le hasard est sans cesse venu traverser mes espérances et m'a fait l'esclave des événements. Ah ! combien est heureux celui qui peut toujours suivre sa fantaisie, dominer les circonstances, et rester roi de sa vie, au lieu de la soumettre à toutes les personnes et à toutes les occasions !

Comme ces réflexions le faisaient tomber dans une sombre tristesse, il chercha à s'en distraire en ouvrant un des livres laissés par le docteur maure ; c'était un exposé du système de la nature écrit en latin. José parcourut quelques pages, puis choisit un autre volume qui traitait des sciences occultes, et enfin un troisième relatif au grand œuvre.

Le choix de ces livres indiquait clairement que le vieux Maure était un alchimiste, peut-être un nécromancien ; car, à cette époque, il n'était point rare de trouver des hommes, surtout en Espagne, qui avaient étudié l'art de se *soumettre* aux puissances invisibles.

Rendu curieux par ces premières recherches, José passa des livres aux manuscrits ; il en parcourut plusieurs qui paraissaient ne contenir que des instructions générales sur la transmutation des métaux ; mais enfin il trouva enroulé dans un étui de plomb un rouleau de parchemin dont les premières lignes le frappèrent : c'étaient des recettes magiques servant à accomplir certains prodiges, tels que de se rendre invisible, de se transformer à volonté, de franchir en un instant les plus grandes distances ! enfin José arriva à un paragraphe qui avait pour titre :

Moyen de faire que votre désir devienne loi souveraine et s'accomplisse à l'instant !

Le jeune docteur fit un bond de joie.

— Par la vraie croix ! s'écria-t-il, si le moyen réussit, j'en demande point d'avantage. Obtenir que *notre désir devienne loi souveraine* ! n'est-ce point là le dernier terme de la félicité terrestre ? Voyons seulement si l'on peut atteindre ce but sans compromettre son âme.

Il lut la recette indiquée dans le manuscrit et n'y trouva rien de contraire à la loi. Il suffisait, pour acquérir le don promis, de prononcer, avant de s'endormir, certaine prière, et de boire le contenu d'un petit flacon caché au fond de l'étui de plomb.

José chercha ce flacon, le déboucha, et vit qu'il renfermait quelques gouttes d'une liqueur noire et odorante. Il hésita un instant, non qu'il doutât de la puissance de la formule et du philtre, ses opinions à cet égard étaient celles de son époque ; mais il voulait être sûr de ne point se tromper. Il relut donc sur le rouleau les lignes déjà déchiffrées, et de plus le *post-scriptum* qu'il n'avait point remarqué d'abord. Ce *post-scriptum* ne renfermait que ces mots : « Notre impuissance est une barrière providentielle opposée par Dieu à notre folie. »

— Bon, bon, murmura-t-il, le vieux docteur aimait, comme ceux de sa race, à farcir toute chose des lieux communs de la morale ; mais pour le moment je n'ai que faire de ses sentences, et je prétère essayer sa recette.

A ces mots, il porta le flacon à ses lèvres, et prononça la formule indiquée. Il l'avait à peine achevée que ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit.

José ne savait pas depuis combien de temps durait ce sommeil, lorsqu'il lui sembla que le jour pénétrait par sa lucarne. Il se souleva avec effort et demeura quelque temps dans cet état de demi-lucidité qui précède le réveil ; enfin ses idées s'éclaircirent ; la vue du rouleau de parchemin et du flacon vide lui rappela ce qui était arrivé la veille. Mais comme il ne vit rien de changé, soit en lui, soit autour de lui, il crut que la recette du docteur maure n'avait point agi.

— Allons, dit-il en soupirant, c'était encore une illusion ; je me réveillai dans mon grenier avec mon unique pourpoint et ma bourse vide. Cependant Dieu sait bien, en m'endormant, j'ai désiré la trouver remplie !...

Il n'acheva pas : ses regards venaient de rencontrer la poutre à laquelle il avait accroché ses habits et de s'arrêter sur sa bourse de cuir, qui pendait de la poche de son haut-de-chausses toute gonflée d'écus d'or !

Il se redressa en tressaillant, se frotta les yeux, avança la main pour saisir la bourse et la vida sur son lit !... C'étaient bien des écus d'or !... plus d'écus d'or qu'il n'en avait jamais vu, plus qu'il n'avait jamais possédé à la fois de maravédis ? Le philtre avait produit son effet ; il possédait désormais le pouvoir de réaliser ses désirs !

Il voulut faire à l'instant même une seconde expérience en désirant que son grenier se transformât en une chambre somptueuse, et ses habits râpés en un costume tout neuf de velours noir doublé de satin. Son souhait fut immédiatement accompli ! Il demanda ensuite un déjeuner de seigneur servi par de petits nègres vêtus de rouge. Le déjeuner couvrit une table subitement apparue, et les petits nègres entrèrent avec les vins et le chocolat ! Il continua ainsi pendant quelque temps à essayer sous toutes les formes son nouveau pouvoir ; enfin, lorsqu'il eut acquis la certitude que son désir était bien réellement devenu *loi souveraine*, il s'élança hors de l'auberge dans une ivresse de joie impossible à rendre.

Il était donc vrai que ce rouleau de parchemin l'avait fait en quelques heures plus riche que les riches, plus puissant que les puissants ! Il pouvait ce qu'il voulait ! que de choses comprises dans ces mots ! et comme en les répétant il se

sentait grandir dans sa propre estime ! Qu'étaient, près de lui, les rois, les empereurs, le pape lui-même ! Tous étaient retenus par les règles établies, par les lois du possible, tandis que lui, son domaine n'avait de limite que sa fantaisie ! Quel bonheur que le parchemin du docteur Maure ne fût point tombé aux mains d'un homme ignorant, avide, emporté par les passions mauvaises, mais entre celle d'un hidalgo raisonnable dans ses souhaits, maître de ses passions, et regardant le docteur à l'université de Salamanque ! Aussi l'humanité pouvait se rassurer ! Don José Fuez d'Alcantara (il avait *désiré* le titre ne *don*) se respectait trop pour abuser de son pouvoir illimité ; en l'accordant, la Providence lui avait rendu justice, et il était bien décidé à le justifier par sa conduite !

Il résolut d'en donner une première preuve en modérant lui-même son ambition. A sa place, tout autre eût *désiré* être roi, avoir un palais, des courtisans, une armée ! mais don José était ennemi des grandeurs. Il décida qu'il se contenterait d'acheter le domaine d'Alonzo Mendos, et de vivre là avec quelques millions, le titre de comte et les privilèges de grand d'Espagne, comme un sincère et modeste philosophe.

Il s'achemina en conséquence, sans retard, vers le village d'Argelles, où la vente du château devait avoir lieu.

La route qu'il avait prise conduisait également à Torro, et elle était couverte de paysannes, de muletiers et de marchands qui s'y rendaient. Tout en avançant, don José regardait à droite et à gauche, et faisait, sur chacun, de petites expériences de son pouvoir. A la jeune fille qui passait accorte et riante, il souhaitait une heureuse rencontre ; au vieillard marchant avec peine, une place dans la voiture qui passait au pauvre mendiant, une pièce d'or qui surgissait tout-à-coup sous son pied dans la poussière, et tout s'accomplissait sur-le-champ ! Et, encouragé par le succès, don José passait du rôle d'ange gardien à celui d'archange. Après avoir secouru, il voulait faire justice : ainsi il châtiât le soldat, à l'air fanfaron, par un coup de vent qui emportait son feutre à la rivière ; le marchand prodigue de coups de fouet, en effarouchant ses mules et les dispersant dans la campagne : le *titulados*, qui lui semblait regarder trop dédaigneusement les piétons du haut de son carrosse, en brisant brusquement sa roue orgueilleuse ! Pour tout cela, don José obéissait à sa première impression, distribuant la récompense ou le châtiement, selon qu'un *air* venait lui à lui agréer ou à lui déplaire, et rendant la justice d'inspiration.

Il arriva ainsi en vue du château de Mendos, dont les bois magnifiques bordaient la route. Voulant éviter le soleil qui commençait à devenir plus ardent, il prit une avenue qu'il connaissait, et par laquelle il pouvait également gagner le village.

On était aux plus beaux jours de l'été ; les haies étaient couvertes de fleurs, et la forêt retentissait de mille chants d'oiseaux. Des bûcherons, campés dans des huttes de feuillage, débitaient le bois abattu et le transformaient en différents ustensiles de ménage. Don José décida que lorsque cette terre serait à lui, il régulariserait cette exploitation d'après certaines idées qui lui étaient particulières. Il traça même au crayon, sur le coin de son parchemin, le plan d'un hameau forestier qui devait unir l'aisance au pittoresque. En atteignant les prairies, il trouva également que les irrigations pourraient être mieux entendues, et calcula l'augmentation qui devait en résulter. Il fut plus content des vignes, à l'occasion desquelles il se rappela un grand nombre de vers d'Horace et de passages des Ecritures saintes, qui le conduisirent naturellement à ce problème fort controversé, de savoir si le premier vin fabriqué par Noé était blanc ou rouge. Quand aux champs de grains, il décida qu'il les transformait en pâturages pour les troupeaux et qu'il défricherait les bruyères pour en faire des champs de grains.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 11 JANVIER, -1845.

Chers abonnés voici bien je crois la septième fois que le premier janvier nous passe sur le corps depuis que nous avons eu le plaisir mutuel de lier connaissance et malgré les souhaits à perte de vue que nous avons faits pour votre bonheur et notre perfectionnement je crois m'apercevoir que nous ne sommes ni meilleurs ni plus heureux ; or comme je n'aime point à faire des choses inutiles je me dispenserai des compliments d'usage auxquels je ne crois point, des vœux qui ne seraient point sincères, et, si je vous connais bien, nous n'en serons pas pires amis. Par exemple vous, avare renfrogné qui préférez votre coffre et vos piastres au monde entier, qui ne vivez que pour amasser, qui ne ferez des heureux, si vous en faites, qu'à votre corps défendant, que malgré vous, qu'après votre mort, qu'après vous être long-tems cramponné de vos doigts déharnés, aux bords de votre tombe ; dites, aimeriez-vous que, couvrant mon visage d'un masque hypocrite, j'aïlle vous féliciter sur l'année qui vient de finir et vous en souhaiter une multitude d'autres ? Non, non, vous êtes incorrigible, vous êtes inutile, puisse le grand dispensateur de toutes choses vous précipiter aussitôt que possible au fin fond des enfers que vous avez si bien mérités par votre égoïsme.

Et vous, gastronomes gourmands qui ne pouvez concevoir qu'il soit au monde des gens assez heureux pour avoir faim, et qui ne voudriez point céder à l'indigent les restes dont vous régalez vos chiens, voudriez-vous que j'aïlle vous féliciter sur les vives couleurs qui brillent sur vos joues et qui envahissent déjà l'agréable monticule qui les sépare ? Non, non ; j'ai trop de franchise, vous le savez, pour vous aller souhaiter autre chose que plus de frugalité ; souhaits qui plairaient plus à votre cuisinière qu'à vous-mêmes : j'aime mieux rester chez moi.

À vous messieurs les docteurs qui ne vous portez bien que par les maladies du prochain, que pour ses souffrances ; à vous messieurs les avocats qui prenez la défense de l'opprimé quand ce n'est point l'oppresseur qui vous emploie ; à vous tous enfin qui vivez des malheurs, des faiblesses, des crimes de l'humanité, pouvais-je aller vous souhaiter, en vous pressant les mains avec effusion, longue vie, continuation de bonheur, redoublement de prospérité.

À vous, messieurs les politiques grands et petits qui jetez vos filets et faites bonne pêche en eau trouble ; à vous messieurs les représentants qui vous courbiez jusqu'à terre avant l'élection devant les électeurs LES PLUS LIBRES, LES PLUS INDEPENDANTS, LES PLUS GENEREUX, LES PLUS ECLAIRÉS qui soient au monde, aujourd'hui les plus ignorants, les plus sordides, les plus exigeants qui se puissent imaginer, pouvais-je aller, dites-le, souhaiter l'accomplissement de tous vos *désirs* ?

Et vous messieurs les marchands qui ornez les vitraux de vos fenêtres du riche étalage d'étoffes aux couleurs les plus brillantes ; pouvais aller vous féliciter de l'adresse avec laquelle vous éblouissez au dehors vos chalands pour ne les plus laisser voir clair au-dedans ?

Non, messieurs (et mesdames aussi car le beau sexe partage assez ordinairement, il faut le dire à regret, les travers du vilain,) non messieurs, je ne

pouvais forfaire au caractère de franchise qui distingue le *Fantasque* au point d'aller dire ce que je ne pensais pas. Cette année passera ; bien d'autres la suivront probablement (du moins si la fin du monde n'arrive, comme on le dit, que quand tous les humains seront sages et vertueux) d'autres hommes prendront notre place sans valoir mieux que nous et pourtant à chaque promenade que notre petite terre aura faite autour du soleil les orgueilleux et microscopiques insectes qui l'habitent iront se serrer la main, se féliciter, se souhaiter bonheur et longue vie, et tout marchera comme auparavant ! Les saisons se succéderont dans leur ordre ; la nature continuera son sublime et mystérieux travail ; et pourtant l'un de nous souhaitera la pluie tandis que l'autre voudra du beau temps ; celui-ci désirera le pain quand son voisin appellera la guerre ; l'un s'enrichirait par une famine qui désolerait son pays ; l'autre doublerait sa fortune si les frimats redoublaient de rigueur ; laissons donc faire la Providence, chers lecteurs, qui dirige tout pour le mieux sans consulter ni vous ni moi et remerciez-la surtout de n'avoir point accompli les souhaits que j'avais l'étourderie de faire il y a quelques années ; car grand Dieu, que serions nous devenus, je vous le demande ? La vertu se serait répandue sur la terre !!!! alors que seraient les juges qui n'auraient plus de plaideurs, que seraient ces pauvres greffiers, ces pauvres shériffs, ces pauvres géôliers, ces intéressants guichetiers, ces estimables exécuteurs des hautes œuvres, ces agréables hommes de police ; avocats, notaires, huissiers, recors, crieurs, crèveraient de faim ; commissaires des banqueroutes maigraient et tueraient leurs chevaux pour les manger ! L'homme fût devenu immortel !! Qu'eussent fait alors, je vous prie, l'entrepreneur des enterrements, monsieur le coronaire, monsieur l'inspecteur d'anatomie, et toute la faculté ? Le peuple eût vu tout-à-coup clair dans ses affaires !! Alors à quoi se seraient jetés, pensez-y donc, nos représentants qui veulent se faire payer tout en criant à l'économie ; qui ne pouvant vivre de leur métier prennent celui de sauveurs de la patrie ; qui entreprendraient de mener à bien le vaisseau de l'Etat à travers les récifs de l'océan orageux de la politique et qui ne savent point conduire dans une assiette la coquille de noix de leur petites affaires ; qui voudraient gouverner le globe entier et ignorent les mystères d'une bulle de savon. Oui, Dieu a bien fait de laisser à l'homme ses vices, ses défauts, ses crimes, sa faiblesse et sa sottise car que sussons-nous devenus enfin, nous, pauvres journalistes, qui ne vivons que de tout cela. Tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles.

Mais voilà trop de bavardage certainement pour vous apprendre que je n'avais rien à vous dire à l'occasion du renouvellement de l'année ; je vous prie pour terminer d'accepter la présente feuille comme une carte de visite ; je n'ai point le loisir de vous en faire d'autres et je m'en console en songeant que parmi celles que vous aurez reçues il pourra s'en trouver qui dans un seul mot auront réuni plus de sottises et de méchantes choses que je n'ai pu vous en rassembler dans mes huit pages.

Monsieur l'Editeur,

Ayez donc l'obligeance de me donner, pour mes étrennes, une petite place dans les pages du *Fantasque* ; je serai aussi court que possible.

En ma qualité d'ancien gamin, qualité dont, en passant, je suis suffisamment flatté, je prendrai la liberté de demander aux membres actuels du corps auquel je suis fier d'avoir appartenu, s'ils vont long-tems continuer à se laisser déshonorer par le corps des éditeurs. Ne vous déplaie, monsieur, le gamin a pour habitude d'être patriote renforcé et de ne pas être trop bête de sa nature. Eh bien, monsieur, certains journalistes semblent s'être fait un devoir cette année de

ruiner la double réputation dont nous avons joui jusqu'à présent. Je m'explique. Sous le titre suivant :

“ *Hommage des Porteurs aux abonnés du Canadien* ” on a publié à l'occasion du Jour de l'an une poésie, tissu assez croisé il est vrai où les sentiments les plus Vigériques, Papineautistes et Metcalfiens qui se soient encore vus à Québec. Si le *Canadien* qui a dernièrement fait en prose les plus grands éloges de M. La-Fontaine, veut le vilipender en vers, je pense qu'il ne devrait pas mettre cela sur le dos des pauvres gamins qui, j'espère ne sont point encore assez dégénérés pour devenir bureaucrates. Si le journal est vendu, les gamins ne le sont pas, j'ose le croire. La première fois que j'en rencontrerai un au cabaret je lui dirai ma façon de penser là dessus, et, si vous le permettez je vous communiquerai ce qu'il m'aura répondu.

Je suis certain d'avance de l'innocence des gamins ; j'oserais jurer sur ma pipe qu'ils ne sont point coupables et que nul d'eux n'eût voulu prendre la plume pour écrire une ligne qui ne serait point d'accord avec le plus libéral patriotisme ; il y du Tartuffe là-dedans, et, Dieu merci, le gamin ne tâte pas de ce gâteau-là ; s'il n'aimait point les hommes en question il le leur dirait franc et net en bonne et belle prose, mais il n'irait point prendre la précaution de leur chanter des douceurs l'année durant, puis de leur rimer à la fin de grosses vilaines injures entourées de jolies petites fleurs. Les étrennes que ce morceau-là aura values aux porteurs ne leur profiteront point c'est moi qui le leur dis. Celles qu'il attirera peut-être au propriétaire devrait ont leur être données en compensation ; par exemple il pourrait arriver qu'elles ne fussent pas fortes si c'est M. Viger qui les fournit.

Et d'un.

Maintenant en vertu du même droit d'insolence dont le corps jouira désormais légalement, grâce à la longue coutume, je demanderai à messieurs les propriétaires du JOURNAL DE QUEBEC, *Moniteur du Passé et du Présent, à l'avantage de l'Avenir*, qui s'expédie “ dans les Provinces d'en bas, aux Etats-Unis, à Paris, à Londres, en Irlande, en Ecosse, ” enfin partout, excepté dans le Canada, je leur demanderai dis-je s'ils ont bien songé à la charité chrétienne, s'ils ont bien calculé le tort qu'ils pouvaient faire à la réputation du gamin en général et du pays en particulier en publiant, (aussi comme un *hommage* ma foi) l'épouvantable galimatias qu'ils ont fait distribuer pour commencer l'année dix huit cent quarante cinq et qui ne peut être surpassé que par les mirobolantes élucubrations qui se rencontrent du 1er janvier au 31 décembre dans le même journal sous la tête éditoriale.

Et après leur avoir fait cette question je leur demanderai si véritablement ils ont expédié s'il expédient encore en France, en Ecosse, en Irlande, aux Etats-Unis, et dans les provinces d'en bas, leur journal et les *hommages* ? s'ils répondent affirmativement et sur leur serment encore, je convoque de suite une assemblée des gamins afin de présenter à notre Législature une très-humble supplique, la priant de passer au plus vite une loi interdisant sous peine très sévère la sortie de la feuille en question. On pourrait peut-être en permettre l'envoi aux provinces d'en bas, parmi les tribus micmacs qui peut-être y pourraient comprendre quelque chose ; en Irlande, en Ecosse même parmi les montagnards de cette contrée, la réputation du Canada n'en serait point comprise vu que ces braves gens ne sauraient pas plus de quoi il s'agit que moi-même ; mais à Londres, mais à Paris ! il est, je le dis sérieusement, d'une importance vitale d'empêcher l'expédition de pareilles productions. Mais songez-y, monsieur l'éditeur, et représentez vous la scène qui aurait lieu si par hasard l'ambassadeur de France se trouvait chez Lord Stanley, chose très-possible car ces grosses gens-là se visitent souvent en sont au mieux ensemble ; ils mangent et boivent à la santé des bons peuples qui les paient ? eh bien dis-je, représentez vous l'ambassadeur de France

chez Lord Stanley au moment où par hasard on apporterait un numéro du *journal de Québec* et la pétition demandant la réintégration de la langue française ! Mr. l'ambassadeur jetterait les yeux sur la feuille tandis que milord lirait la pétition. Celui-ci dirait :—“ Eh ! tenez monsieur l'ambassadeur, voici justement une requête de vos anciens compatriotes les pauvres canadiens qui me supplient de leur rendre l'usage de la langue française ; par politesse pour vous et pour la France notre digne alliée, je conseillerai à la reine d'accorder cette demande, qui n'a rien de dangereux du reste, depuis que nous sommes avec vous en relations aussi agréables ; qu'en dites-vous ?—Je vous en conjure, monsieur le ministre, s'écriera l'ambassadeur, n'en faites rien ; je vous en supplie pour l'honneur de notre noble langue ; ces gens-là en font un trop vilain usage, tenez lisez, mon cher. Je suis encore tout en sueur des efforts que j'ai faits pour comprendre un paragraphe éditorial de cette feuille canadienne qui m'est tombé entre les mains.

Et alors pour ne point déplaire à monsieur l'Ambassadeur, pour ne point avoir l'embarras d'une loi à présenter au parlement ; pour ne point déranger enfin l'acte d'union dont chaque portion fait partie d'un grand plan d'envahissement, milord Stanley écrira à Sir C. Metcalfe que sa Majesté ne croit pas devoir acquiescer à la demande de ses fidèles et loyaux sujets canadiens.

Et nous devons cela au Journal en question. Vraiment je ne vois point d'autre moyen de parer à un pareil malheur qu'en expédiant à lord Stanley le *Canadien* et ses *hommages*. Il est très probable qu'après avoir vu combien ce journal qui jadis était le champion des libertés et des droits de la population française a modifié ses vues et combien il appuie celles de milord Stanley, de sir C. Metcalfe, de M. Viger, milord changerait d'idée et accorderait ce qu'autrement il aurait refusé. Il penserait que l'on peut bien nous rendre la langue française pour nous arracher le gouvernement responsable.

Excusez mon cher monsieur l'éditeur la liberté que j'ai prise de m'adresser à vous ; ce n'est point le premier service que vous rendez aux gamins et j'ose croire que ce ne sera point le dernier car il est probable qu'ils auront recours à vous pour présider leur réunion et rédiger leur requête. Je suis, avec la considération que je dois à un ancien patron qui ne nous a jamais joué des tours pareils à ceux que se permettent envers nous les éditeurs des feuilles politico-religieuses de cette ville,

UN CI-DEVANT GAMIN.

Tout service mérite sa récompense ; c'est pourquoi nous avons éprouvé la plus vive satisfaction lorsque les journaux nous ont appris que Sa Majesté allait accorder un titre de noblesse à notre gouverneur-général. Son Excellence a certainement mérité cette distinction par la constance avec laquelle elle a suivi les instructions que lui a données milord Stanley sur les moyens à prendre pour escamoter aux canadiens le gouvernement responsable. Le choix du titre est laissé à Son Excellence ; nous pensons qu'elle en prendra un qui pourra lui rappeler les services éminents qu'il a rendus à sa patrie dans les Indes et au Canada. Voici celui que nous conseillerions à Son Excellence d'adopter :—*METCALFE, Lord Mys-typhi-Lejan-kisonta-Séphoupour-Selé-Sérhan-Bèther Baron de Square toes*. Le titre est un peu long mais il renfermerait bien les qualités qui distinguent la politique de son Excellence.

Le dessert du DÎNER DE NOËL commencé dans notre dernier numéro est remis au prochain faute de place. Nos lecteurs seront donc obligés de rester le bec dans le vin de Champagne des ministres pendant une autre huitaine.